



## “Mon” Robert Crommelynck

Je l'appelais Tio. Ce mot espagnol tout pimpant, qui veut dire “oncle”, Robert Crommelynck s'en était fait un nom pour mon usage et celui de la plupart des miens, quand il est devenu le second mari de ma mère. Pendant une dizaine d'années, il a pris dans ma vie une place très importante. Il m'a donné beaucoup d'affection, pas tout à fait de l'amour paternel, naturellement, mais peu s'en fallait, je crois. Il était fier de mes petits succès d'écolier, puis d'étudiant; il s'inquiétait de mes problèmes; il ne m'a pas peu poussé dans la direction que j'ai prise. Et il m'a quelquefois donné des raisons de le détester.

Il semait autour de lui en grand seigneur l'amour et la haine. C'était dans sa nature. Séducteur quand fantaisie lui en prenait. Brutal quand il se sentait contrarié ou se croyait agressé. Souvent, au fond de lui-même, incertain de la conduite à tenir, bien incapable de distinguer les fils de son propre noeud de contradictions. “Pas de quoi s'étonner, direz-vous si vous êtes frotté d'astrologie : venu au monde le 17 mars 1895, il était né Poisson”. Mais moi, je m'étonnais, je cherchais des explications rationnelles. Partager l'existence d'un si bel échantillon de l'espèce mystérieuse qui faisait l'objet de mes études à l'Université, c'était une chance à saisir. Ai-je vu clair ? Bien peu, sans doute.

Le couple que formaient les parents de Robert Crommelynck sortait tout à fait de l'ordinaire.

Le père se prénommaient Napoléon, eh oui ! Menuisier de son état, un menuisier d'élite, de la race des bâtisseurs de temples et de cathédrales, il était peintre le dimanche, ou plutôt l'un ou l'autre dimanche, de loin en loin. Si vous examinez avec assez de sympathie, au Musée de l'Art wallon, son portrait, bel hommage filial, vous entendrez le “*pôve vî Napo*” soupirer son sempiternel “*Qu'a-djju fêt à Bon Diu ?*” Il a été pour son fils unique un protecteur faible en apparence, mais d'une douce ténacité, un allié inconditionnel, une providence.

La mère appartenait à une famille de mineurs; et en ce temps cela pesait lourd, très lourd. Elle ne souriait guère, et non sans cause. Elle était sujette à des sortes de syncopes debout; elle en avait eu une devant son poêle ouvert; sa main, tombée dans les charbons ardents, avait été transformée en une sorte d'informe battoir, dont les coups faisaient doublement mal. “*Pôve mame*” concluait Robert Crommelynck vieillissant, travaillé de sentiments contraires et de douloureux souvenirs...

---

Un père tendre et rêveur, qui lui montrait le ciel presque en cachette, et une mère besogneuse et dure, qui le clouait au sol, le sol avare de fleurs du bassin houiller liégeois. La personnalité qui s'est construite sur de telles bases ne pouvait être ni banale, ni simple, ni très équilibrée...

Robert Crommelynck s'est battu pour sortir de son milieu d'origine. Il ne l'a cependant jamais renié. Il votait communiste et le disait bien haut. S'il a multiplié les voyages en Espagne, ce n'était pas seulement pour s'emplir les yeux des harmonies ardentes dont il avait soif et que l'Ardenne ("un plat d'épinards") ne pouvait lui offrir; c'était aussi pour fortifier son horreur du fascisme.

Mais le "beau monde" l'avait fasciné au temps où il en était exclu. Il s'était d'une certaine façon embourgeoisé. Hors de son atelier, il n'avait jamais l'allure d'un rapin, l'âge venu. On l'aurait pris pour un avocat ou un architecte. Lunettes cerclées d'or, chemise blanche impeccable, complet bien coupé. Des gilets de fantaisie, oui; j'en revois un, en velours bouton d'or, avec des broderies vertes. Beaucoup d'aisance, au moins apparente, en public; entre autres aux vernissages. A l'occasion d'une exposition nous avons rencontré ensemble, lui et moi, le peintre Brusselmans, famélique, la goutte au nez, engoncé dans un vieux pardessus noir; nous n'en avons pas tiré quatre mots; en le quittant, il s'est dit à lui-même, à mi-voix - me prenait-il à témoin ? - "Crommelynck, tu n'es qu'un *panê-cou* !"

L'adolescent mal dégrossi qui était entré à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège au lieu de descendre dans la mine se sentait admis dans un Temple; il était avide d'apprendre à un point dont ceux et celles qui prennent aujourd'hui le même chemin ne sauraient sans doute se faire la moindre idée; il était d'une réceptivité qui leur paraîtrait déshonorante. Quand il parlait d'Adrien de Witte, un immense respect transparait sous les notations humoristiques. Il gardait une sorte de tendresse pour Evariste Carpentier, ce Flamand devenu Liégeois qui disait à ses élèves "Vous voyez bien que vous ne voyez pas !" Il me faisait lire Elie Faure. Il me faisait partager ses admirations, Manet et Vélasquez surtout. Jamais il n'est entré en rébellion contre les maîtres du passé; il avait eu trop de bonheur à les découvrir. Ses goûts musicaux étaient en accord : je revois ses mains fortes, et cependant délicates, aux ongles toujours nets, sur le clavier du piano, jouant la Passion selon saint Matthieu, touchant autant que malhabile.

Aussi n'avait-il qu'aversion pour les iconoclastes de sa génération, ceux qui se demandaient, mi-figue, mi-raisin, "Faut-il brûler le Louvre ?". A Liège, l'iconoclaste numéro un, c'était évidemment Auguste Mambour. Entre ces deux sangliers, les relations ont été constamment mauvaises en surface et probablement bénéfiques en profondeur. Au temps où ils décoraient à la fresque la salle des fêtes du Lycée Léonie de Waha, ils échangeaient des injures homériques du haut de leurs échafaudages, convaincus et rigolards à la fois; et les deux fresques ne le disent que trop éloquemment... La guerre allait bientôt transformer les rivaux en ennemis.

---

Si progressiste qu'il se voulût en tant qu'homme, Robert Crommelynck a donc été poussé, en tant que peintre, vers une attitude qu'on peut qualifier de conservatrice. Il en pâtit aujourd'hui, alors que Mambour, puni, puis absous, est vigoureusement poussé hors du "purgatoire" où vont presque tous les artistes après leur décès, et où beaucoup deviennent des ombres oubliées. Il n'a aucune chance d'en être tiré par ceux qui, assimilant les arts aux sports, aux sciences et aux techniques, les voient comme une compétition où il faut courir en tête. Il en sera tiré par ceux qui s'intéressent peu à l'histoire et beaucoup à la peinture, ou au dessin (ils sont moins nombreux, et c'est dommage), ou à la gravure (au sens le plus étendu du mot, jusqu'à englober, abusivement, le monotype). Par ceux qui tombent en arrêt, voire en extase devant un accord de tons délectable, un trait de plume ou une touche de lavis d'une fulgurante efficacité. Et sans que l'idée de chercher la date de l'œuvre ne les effleure. L'exposition que voici réserve à ces privilégiés des joies rares.

Pierre COLMAN